

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 25

Artikel: Les charlatans de l'avenir
Autor: H.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'influence des lapins blancs.

Chacun a pu remarquer, la semaine dernière, un jeune albinos bernois, parcourant les rues de Lausanne aux bras de sa mère, quêtant de café en café, et tendant sa casquette aux passants. La vieille bernoise exposait son fils devant le public, auquel elle faisait remarquer ses yeux rouges et sa chevelure d'une blancheur éclatante. Ces deux personnages étaient suivis d'une foule d'enfants et donnaient lieu aux plus curieuses discussions chez les commères lausannoises.

— Eh ! le bon Dieu nous aide, Françoise,.... peut-on avoir les cheveux aussi blancs à cet âge !

— Mais, ma chère, c'est un albinos.

— Un albinos !.. c'est un sauvage donc ?.. prenez-garde, mes enfants !..

— Oh ! ne t'effraie pas, ce n'est point un sauvage.

Voici ce qui en est : Quand sa mère le portait dans son sein, elle eut peur d'un lapin blanc, et ça s'est reporté sur le pauvre enfant.

— Mais que me dis-tu ?

— Et ce qu'il y a de curieux, c'est que ces gens ne peuvent supporter la lumière ; le jour leur eclipse la vue.

— Comme au chat-huant ?

— La même chose.

— Eh ! le bon Dieu nous préserve !..

Laissons causer ces bonnes femmes et écoutons ce que nous disent les naturalistes modernes :

« On nomme *albinos* certains individus dont la peau est d'un blanc fade, ainsi que les cheveux, et dont les yeux rouges ne peuvent supporter la lumière du jour. Cette anomalie est due à l'absence du *pigment*, matière qui colore la peau, les yeux et les cheveux. L'albinisme est le résultat d'une maladie qui peut attaquer l'homme sous tous les climats ; mais ce n'est point le caractère d'une race particulière, comme on l'a cru longtemps. On trouve beaucoup plus d'albinos en Afrique, parmi les nègres, que dans tous les autres pays ; ce qui leur a fait donner le nom de *nègres-blancs* (ne pas confondre avec ceux de Vevey). L'albinisme se rencontre souvent chez les animaux ; c'est à cette maladie qu'est due la blancheur du poil chez les souris, les lapins, etc.

L. M.

La *Revue archéologique* du dernier mois contient une communication fort intéressante faite par Messieurs Melchior de Vogué et Waddington, sur les résultats généraux de leur voyage en Orient. Nous citons un passage extrêmement curieux de cette communication :

« Je vous demande la permission de vous conduire à notre suite dans les montagnes qui se trouvent entre Antioche, Alep et Apamée, sur la rive droite de l'Oronte. Je ne crois pas qu'il existe dans toute la Syrie un ensemble que l'on puisse comparer à celui que pré-

sente les ruines de ces contrées.

» Je serais presque tenté de refuser le nom de ruines à une série de villes presque intactes, dont la vue transporte le voyageur au milieu d'une civilisation perdue et lui en révèle pour ainsi dire tous les secrets.

» En parcourant ces rues désertes, ces cours abandonnées, ces portiques où la vigne s'enroule autour des colonnes mutilées, on ressent une impression analogue à celle que l'on éprouve à Pompeï.

» En effet, toutes ces cités, qui sont au nombre de cent cinquante sur un espace de 30 à 40 lieues, forment un ensemble dont il est impossible de rien détacher, où tout se lie, s'enchaîne, appartient au même style, au même système, à la même époque enfin, et cette époque est l'époque chrétienne primitive, et la plus inconnue jusqu'à présent au point de vue de l'art, celle qui s'étend du quatrième au septième siècle de notre ère.

» On est transporté au milieu de la société chrétienne ; on surprend sa vie, non pas la vie cachée des catacombes ni l'existence humiliée, timide, souffrante, qu'on se représente généralement, mais une vie large, opulente, artistique, dans de grandes maisons bâties en grosses pierres de taille, parfaitement aménagées, avec galeries et balcons couverts, beaux jardins plantés de vigne, pressoirs pour faire le vin, caves et tonneaux de pierre pour le conserver, larges cuisines souterraines, écuries pour les chevaux ; dans des places entourées de portiques, des bains élégants, de magnifiques églises à colonnes flanquées de tours, entourées de splendides tombeaux. Des croix, des monogrammes du Christ sont sculptés en relief sur la plupart des portes ; de nombreuses inscriptions se lisent sur les monuments ; par un sentiment d'humilité chrétienne qui contraste avec la vaniteuse emphase des inscriptions païennes ; elles ne renferment pas de noms propres : des sentences pieuses, des passages de l'Écriture, des monogrammes, des dates, c'est tout ; mais le ton de ces inscriptions indique une époque voisine du triomphe de l'Église.

» Par un de ces phénomènes dont l'Orient offre de fréquents exemples, toutes ces villes chrétiennes ont été abandonnées le même jour, probablement à l'époque de l'invasion musulmane, et depuis lors elles n'ont pas été touchées. Sans les tremblements de terre, qui ont jeté par terre beaucoup de murs et de colonnes, il ne manquerait rien que les charpentes et les planchers des édifices.

Les charlatans de l'avenir.

Votre temps est passé, charlatans des vieux jours,
Laissez vos oripeaux, vos galons, vos discours ;
La foule n'attend plus sur les places publiques
Vos poudres, vos onguents, vos fameux spécifiques,
Vos talismans d'amour, vos philtres enchantés
Qu'achetaient autrefois les amants rebutés ;
Vous avez beau frapper, frapper la grosse caisse,

Autour de votre char personne ne s'empresse,
 On ne croit plus à rien, pas même à l'élixir
 Qui, donné pour trois sous, empêchait de mourir !
 La troupe des badauds autrefois attentive
 Est maintenant fiévreuse et toujours plus active;
 A peine un écolier qu'abuse un vain espoir
 Vous achète en passant quelque cuir à rasoir !....
 D'exploiter le public perdez toute espérance,
 Vous trouverez partout trop forte concurrence.
 Malheureux histrions, héros de carrefour,
 L'heure a sonné pour vous, c'est votre dernier jour.
 Le présent vous ravit vos travaux et vos gloires,
 Car vous n'avez pas vu tout en courant vos foires
 Surgir de toute part, à vous rendre jaloux,
 Bien d'autres charlatans plus habiles que vous !

D'un règne long, sans doute, ils ne sont qu'à l'aurore,
 Leur puissance grandit, leur nombre plus encore,
 Ils sont à la tribune, au salon, au comptoir,
 Au lieu d'un habit rouge ils ont un habit noir.
 Pour vous, quand au marché la parade est finie,
 Vous rentrez simplement la poche un peu garnie,
 Et dans les coins obscurs de petits cabarets
 Vous consommez en paix les fruits de vos hauts faits.
 Bien différents de vous vos illustres confrères
 Ne laissent pas le masque en quittant les affaires;
 En public et chez eux ce sont mêmes discours
 Vous posez un instant, eux ils posent toujours !

Charlatans, mes amis, autrement il faut vivre;
 Retenez mon conseil, car il est bon à suivre;
 Entrez chez ces messieurs, faites-vous leurs valets
 Et vous aurez alors des modèles parfaits :
 Utilisez le temps pour voir et pour entendre
 Et l'on n'aura bientôt plus rien à vous apprendre.
 Vous saurez comme on peut par de beaux prospectus
 Changer quelques chiffons contre de bons écus;
 Comment pour parvenir grâce à la politique
 On fait petit marché de la chose publique;
 Comme on adore, hélas! ce qu'hier on brûlait
 Et comme on brûle aussi ce que l'on adorait.
 Vous apprendrez comment le civisme en paroles
 Nous laisse impunément jouer de vilains rôles,
 Et comment la morale acclamée avec feu
 Nous permet de pécher sans offense pour Dieu.
 Vous apprendrez comment le succès justifie
 Plus d'une courbe adroite et plus d'une infamie,
 Comment dans la science on avance aujourd'hui,
 En mettant sur son nom la science d'autrui.
 Une fois devenus aussi forts que vos maîtres
 Vous deviendrez pour eux des amis ou des traîtres,
 Suivant que vous verrez des chances de succès,
 Et vous serez alors des charlatans parfaits !

H. R.

Nous avons eu, cette semaine, de charmantes vi-
 sites. De nombreuses jeunes filles qui se faisaient re-

marquer par leurs gracieux chapeaux de paille et leurs
 tabliers blancs, sont venues, avec vingt centimes dans
 la main et une petite moue sur les lèvres, nous deman-
 der les deux derniers numéros du *Conteur*. Si la vente
 de ces numéros s'était prolongée quelque peu, nous au-
 rions été dans l'obligation d'en faire un nouveau tirage.
 Espérons cependant que la petite colère de ces demoi-
 selles ne sera pas de longue durée, car elles nous ont
 montré qu'elles savent parer habilement les coups qu'on
 leur porte, et qu'au moment du danger elles trouvent
 de généreux amis, témoin les lettres, à notre adresse,
 publiées dans *l'Estafette*, journal des mieux qualifiés
 pour la défense d'une telle cause. Ces lettres, il faut le
 dire, pâlisent étrangement devant les énergiques ré-
 pliques de Fanchette Turelure et Louise Gagne-peu.
 En terminant ici cette gaie polémique, nous nous fai-
 sons un devoir de remercier sincèrement nos aimables
 adversaires, car elles ont contribué à augmenter,
 d'une manière bien sensible, le nombre de nos abon-
 nés.

L. M.

Fable.

Au fond d'un vert bosquet fleurissait une rose,
 La plus belle qu'on eût admirée en ce lieu;
 Chacun en était désireux.

Mais de piquants nombreux, le ciel l'ayant pourvue,
 Quiconque osait y mettre une profane main,
 En soupirant la retirait soudain;

Tout effort pour l'avoir était peine perdue.
 On la suppliait, mais en vain,

D'avoir moins de rigueur, d'écarter quelque épine.

« La liberté me plaît, répliquait la mutine;

Nous verrons à céder demain. »

Puis, lorsque revenait l'aurore,

Nouveaux adorateurs, nouveaux refus encore;

Tant que l'on vit enfin sa beauté décliner,

Et quelques feuilles se faner.

Apercevant alors diminuer la foule:

« Eh bien! il faut, dit-elle, un peu mieux accueillir

Le monde qui, lassé, rapidement s'écoule.

J'ôterai mes piquants, l'on pourra me cueillir;

Qu'ils viennent désormais, j'en suis débarrassée! »

Las! il n'était plus temps! La rose était passée,

Et, seule, il lui fallut vieillir!

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE

DU CANTON DE VAUD

Assemblée générale le lundi 17 courant à 8 1/2 heures du soir.

Ordre du jour :

Présentation de nouveaux membres.

Rapport définitif sur le projet d'Exposition pour 1864.

Communications diverses.

Propositions individuelles.

Le Comité.